Document généré le 12 oct. 2024 03:14

RACAR : Revue d'art canadienne
Canadian Art Review

Louise Voyer, *Saint-Hyacinthe, de la seigneurie à la ville québécoise*. Montréal, Libre Expression, 1980 (Patrimoine du Québec). 122 p., 5,95$. - *Églises disparues*. Montréal, Libre Expression. 1981 (Patrimoine du Québec). 168 p., 5,95$ Madeleine Gobeil-Trudeau, *Bâtir une église au Québec, Saint-Augustin-de-Desmaures : de la chapelle primitive à l'église actuelle*. Montréal. Libre Expression, 1981. 126 p., 7,50$

Raymonde Gauthier

Volume 10, numéro 2, 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1074300ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1074300ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

ISSN

0315-9906 (imprimé)
1918-4778 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gauthier, R. (1983). Compte rendu de [Louise Voyer, *Saint-Hyacinthe, de la seigneurie à la ville québécoise*. Montréal, Libre Expression, 1980 (Patrimoine du Québec). 122 p., 5,95$. - *Églises disparues*. Montréal, Libre Expression. 1981 (Patrimoine du Québec). 168 p., 5,95$ / Madeleine Gobeil-Trudeau, *Bâtir une église au Québec, Saint-Augustin-de-Desmaures : de la chapelle primitive à l'église actuelle*. Montréal. Libre Expression, 1981. 126 p., 7,50$]. *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, *10*(2), 218–219. https://doi.org/10.7202/1074300ar

Tous droits réservés © UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada), 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Spinola, are more modest in scale.

Yet Dr. Strong is very right to stress the Solomonic imagery in the Banqueting Hall, not only in Rubens' ceiling, but in the architecture itself. Many of the parallels which he suggests between the latter and Villalpando's reconstruction of the Temple of Solomon are most convincing. As he says, 'it is fascinating that the copy of Villalpando now in the British Library belonged to the old Royal Library and bears James I's arms on its binding. In addition, when Charles I was imprisoned at Carisbrook Castle he spent his time studying our key book ...' As support, I might add that I have made a lengthy study of the use of the Solomonic column in England. While I have found many instances of its use by the Stuarts or their supporters, I have yet to find it employed by their opponents.

Despite my disgreements with some of Dr. Strong's ideas, I think his book is a valuable contribution. It is immensely stimulating, as a good lecture should be. As he admits, page 16, 'Rubens to some extent gets lost,' because he is trying 'to look at the ceiling from the English or Jonesian end.' In this he succeeds. He adds that he makes 'no apology for this' because he has no doubt 'that Rubens scholars will in their turn tilt the balance back again.' Since this is a review of Flemish studies, I hope I will be forgiven for trying to do precisely that.

J. DOUGLAS STEWART
Queen's University

LOUISE VOYER *Saint-Hyacinthe, de la seigneurie à la ville québécoise*. Montréal, Libre Expression, 1980 (Patrimoine du Québec). 122 p., 5,95$. – *Églises disparues*. Montréal, Libre Expression, 1981 (Patrimoine du Québec). 168 p., 5,95$.

MADELEINE GOBEIL-TRUDEAU *Bâtir une église au Québec, Saint-Augustin-de-Desmaures: de la chapelle primitive à l'église actuelle*. Montréal, Libre Expression, 1981. 126 p., 7,50$.

La parution d'une série d'ouvrages sur l'architecture québécoise aux Éditions Libre Expression, à compter de 1980, marquait l'aboutissement d'un long et pénible cheminement pour attirer l'attention du public sur cet aspect négligé de notre histoire. Ces ouvrages, parus à intervalles réguliers, avaient pour fonction de diffuser des mémoires de maîtrise ou des études réalisées à l'université Laval, appuyant en cela les mouvements de conservation ou de mise en valeur d'un patrimoine immobilier qui avait déjà beaucoup souffert. Malheureusement, la teneur de ces livres et le moment de leur parution sur le marché ne leur permirent pas de jouer les rôles qu'on leur avait assignés. Procédons à un examen sommaire de trois de ces ouvrages.

Comme le soulignait Daniel Latouche dans un journal de facture publicitaire publié par la maison d'édition, l'ouvrage de Louise Voyer, *Saint-Hyacinthe, de la seigneurie à la ville québécoise*, « fera un très bon guide » (dans *Livres d'ici*, Montréal, VI, 30, 1). Après une soixantaine de pages racontant en quatre parties l'histoire de la petite ville de 1794 à 1920, l'auteur présente les principaux monuments de ce lieu, tentant d'en comparer certains à des modèles connus; cela nous vaut des photographies de l'église Notre-Dame de Montréal, de la chapelle des Récollets, des églises de l'Acadie, de Saint-Mathias et de Saint-Grégoire de Nicolet. Ces comparaisons ne sont pas poursuivies dans le cas des autres types de bâtiments qui sont regroupés suivant les services dispensés. Chacun fait l'objet d'une notice descriptive, accompagnée d'une photographie souvent empruntée à la Société d'histoire régionale. Les deux sections regroupant les notes et la bibliographie, une après chaque partie, nous révèlent les causes de la brièveté du texte: l'auteur a manifestement limité l'exploration des sources et se contente d'utiliser des monographies, des fonds déjà constitués (comme le fonds Morisset et celui de la Société d'histoire régionale) ou des journaux locaux. Quelques mentions de documents notariés émaillent ces listes; elles trahissent malheureusement l'absence de dépouillement systématique des archives notariales et municipales qui nous aurait vraiment permis de comprendre l'évolution, ou l'absence d'évolution, aussi intéressante, de cette petite ville québécoise.

Ce livre se révèle donc un excellent exercice d'assemblage qui aurait dû cependant amorcer une réflexion de l'auteur avant la publication de l'ouvrage suivant, *Églises disparues*, déposé chez les libraires au cours du premier trimestre de 1981. Cette réflexion ne semble pas avoir eu lieu, car l'auteur, dans ce cas, regroupe par ordre alphabétique des dossiers d'églises qui ont été la proie d'incendies, de démolitions, ou de transformations radicales leur ayant fait perdre leur caractère original. L'ouvrage est abondamment illustré; quelques photographies, surtout celles qui proviennent de l'Inventaire des Biens culturels, sont très connues, ayant illustré de nombreux livres ou articles portant sur l'architecture religieuse au Québec avant 1850. L'ouvrage de Luc Noppen intitulé *Les églises du Québec* (publié chez Fides en association avec l'Éditeur officiel du Québec, en 1977) portant sur les églises existantes construites avant le milieu du XIXe siècle, on peut penser que le livre signé par Louise Voyer se voulait un complément du précédent. Il n'en a malheureusement pas la qualité, parce qu'il n'en a pas la profondeur. On se sert encore une fois des monographies paroissiales, de quelques études, des fonds déjà constitués; quelques dossiers étant très minces, le texte et l'illustration en sont un peu étirés. On notera au passage la curieuse formation des sigles décrivant les fonds d'archives que certains historiens associés à l'université Laval utilisent à l'occasion. Ces nouveaux sigles ne tiennent pas compte de l'appellation que les propriétaires des fonds ont eux-mêmes créée, et entraînent des confusions inutiles. Le souci du détail subit quelques anicroches; les références adoptent plusieurs formes au gré des pages et l'érudit Huguet-Latour devient, à la page 104 par exemple, une inexistante Huguette Latour qui aurait vécu au milieu du XIXe siècle.

Cet ouvrage constituait donc à la date de sa parution un état sommaire des dossiers sur certains bâtiments à usage religieux; l'étude de Madeleine Gobeil-Trudeau, disponible au même moment, devait se révéler beaucoup plus dense et plus consistante.

Bâtir une église au Québec, Saint-Augustin-de-Desmaures: de la chapelle primitive à l'église actuelle est présenté

dans un format plus restreint, chez le même éditeur, ce qui paraît difficile à justifier. Ses pages condensent en effet un texte ordonné, dépouillé de ces réorientations qu'on sent quelquefois au fil des chapitres de certaines analyses du genre, des cartes, des photographies, des plans et des reconstitutions. La qualité de la bibliographie et des notes témoignent de sérieux efforts de recherche, encore que certaines périodes de l'histoire de cette église restent obscures.

Mais la publication s'aligne sur les autres appartenant à la même série et souffre des mêmes carences. La ville de Québec et sa région deviennent dans leur cadre le centre d'un univers qui n'a peut-être pas même existé, entièrement refermé sur lui-même, ses concepteurs et ses modèles. Que l'architecture québécoise traditionnelle ait souffert pendant un certain temps de l'hermétisme que créaient la langue et la religion ne fait pas de doute auprès des chercheurs qui s'intéressent à la période suivant immédiatement la Conquête, mais que l'on applique les normes de la fin du XVIIIe siècle et du tout début du XIXe à l'ensemble de l'histoire de ce village semble contraignant. Ce village, situé à proximité d'une ville importante, connut sans doute lui aussi les effets des échanges d'idées qui commencèrent à se matérialiser après 1840 entre l'Europe, les États-Unis et le Canada; malheureusement l'auteur n'essaie pas d'élargir son cadre d'analyse.

Il ne s'agit pas ici d'engendrer des querelles d'érudits, mais de faire comprendre que l'insertion des spécialistes de l'histoire de l'architecture dans le débat relatif à la crise d'identité des Québécois francophones – débat qui avait déjà trop duré en 1980 – a eu pour effet de limiter les perspectives de ces ouvrages, dans l'ensemble, aux seuls points de vue québécois, causant ainsi un tort considérable. S'il y a eu un temps pour la prise de conscience, pour la justification du caractère restreint de l'univers des francophones en Amérique du Nord, ce temps a vite été révolu. Aussi, faut-il voir d'un bon oeil que les historiens aient préféré limiter ce type de publication depuis 1981 et se consacrer à la préparation d'ouvrages plus consistants.

RAYMONDE GAUTHIER
Université du Québec à Montréal

JOHN BARRELL. *The Dark Side of the Landscape: The rural poor in English painting 1730-1840*. Cambridge, Cambridge University Press, 1980. 179 pp., illus., $42.50 (cloth), $14.95 (paper).

The title of this book, *The Dark Side of the Landscape*, derives from a review of George Crabbe's poem 'The Village,' and John Barrell, University Lecturer in English at Cambridge, brings to his subject considerable literary scholarship and expertise. His publications include *The Idea of Landscape and the Sense of Place 1730-1840: An Approach to the Poetry of John Clare*; *The Penguin Book of English Pastoral Verse* (edited with John Bull); and, most recently in *The Antique Dealer & Collectors' Guide*, 'Francis Wheatley's Rustic Hours,' a continuation of his present thesis.

Barrell's aim, as stated in the Introduction, is to 'examine how the rural poor are represented in the landscape and *genre* paintings of the period, and, more generally, how social relations are depicted in such paintings, and what place the poor are shown as occupying in the society of England seen as a whole' (p. 1); also 'to show how the art of rural life was adapted over the century' (p. 12). By establishing parallel trends in poetry, the author reveals certain constraints – one being that rustics be portrayed as 'honest and laborious' – and thereby conflicts in the increasing demand for realism due to the fact that these were pictures produced for the rich. He refers to a pictorial tradition, though without defining it very clearly, as he confines his discussion largely to three artists: Thomas Gainsborough, George Morland and John Constable. While the comparisons which Barrell draws between painting and literature seem well-founded, to my mind at least his more radical arguments are not equally so, indeed, he often undermines his own premise. A related but less crucial point is that in note 43, George Stubbs' enamel *Haymakers* should be dated 1794 not 1795; it is his enamel *Reapers* which is from 1795.

In Chapter 1, the longest essay in the book, Barrell is decidedly at his best. Here he traces Gainsborough's imagery beginning with two landscapes datable 1755, where rural life is likened to a harmonious blend of the pastoral and Georgic; through his move to Bath in 1759, the female poor now seemingly well-dressed and desirable, and the men 'clowns'; ending with his London period (1774-88), typically a moral, domestic idyll, the Georgic replacing the pastoral, evident in both his landscapes and his fancy pictures of beggar children. However the author fails to consider that Gainsborough charged more for these fancy pictures than for his landscapes and thus valued them more highly himself, surely an important point. Further, though Barrell is usually meticulous in the locations of works, he is out-of-date with reference to *Peasant Girl Gathering Faggots* (pp. 82-83), which has been in the Manchester City Art Galleries' collection since May 1978.

Chapter 2 focuses upon Morland, in particular, his compositions post-1790, as revealed mainly by prints after the paintings. For Barrell finds difficulty tracing the present whereabouts of his original works, when 'There has been no full-length study of Morland's art since 1907' (p. 93); it would appear that the author is unaware of David Winter's Ph.D. dissertation completed in 1977 for Stanford University. Nevertheless, he succeeds in showing that Morland pushes the 'tradition' to its limits, and at times deliberately contravenes it, by portraying what could *not* (according to the rich) be represented: the poor idle, drinking, interested in politics. This essay is sustained and quite convincing.

The third chapter, however, is less satisfactory, as Barrell explains why Constable, a painter of cultivated landscapes, would place his labourers not infrequently in the distance. One plausible enough reason is that the poor are now depicted realistically, and Constable thereby conceals their raggedness and their resentments, in keeping with a pastoral-Georgic *cum* romantic vision of rural life. Yet when the author seeks to interpret these labourers as automatons, as 'tokens of humanity,' to the exclusion of Constable's foreground figures, claiming that we look through them or, in the late works, that his very style obscures them, I am not then fully persuaded of Barrell's arguments. Finally, note 24 should be amended and updated: *Flatford Mill from the Lock* (reproduced, p. 143) is actually in the Victoria